

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon.

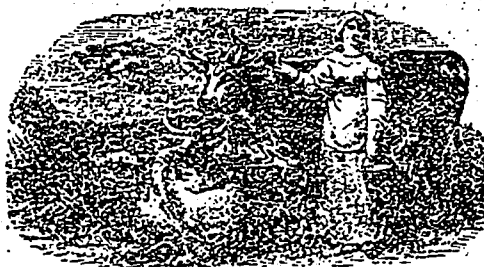
ABONNEMENT:

CANADA — 3s. 9d., payable in-
avancement d'avance par tiers.

ÉTRANGER — 6s. 3d. (Affranchir.)

On ne s'abonne pas pour moins de 6 mois

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'Agriculture doit en être la première.



ANNONCES:

Première insertion 7cts. la ligne;
Insertions subséquentes 2 "

Pour annonces à long terme, conditions
libérales.

Emparons-nous du sol, si nous voulons con-
server notre nationalité.

PARAISANT TOUS LES QUINZE JOURS.

Décès.

Il n'entre point dans le cadre étroit et spécial de la *Gazette des Campagnes* de donner insertion, comme dans les autres journaux, aux annonces et aux notices relatives aux décès. Cependant, comme il est des exceptions à toute règle, et qu'il se rencontre des décès qui ont des droits sur le public entier, et auxquels le public a raison de s'intéresser grandement, la *Gazette* a le pénible devoir aujourd'hui, ainsi qu'elle l'a déjà fait au sujet du très-regretté Monsieur Casault, d'enregistrer le décès de Monsieur Célestin Gauvreau, Vicaire-Général de l'Archidiocèse de Québec et ci-devant Supérieur du Collège de Sainte-Anne.

Malgré son humilité, mais à cause surtout de son humilité, qui, aux yeux des supérieurs ecclésiastiques ainsi que dans la pensée de tous ceux qui le connurent, relevait en lui tout un ensemble précieux de qualités, de vertus, de lumières et de mérites, Monsieur Gauvreau a fourni une carrière publique pleine de jours, de respect et d'honneur.

D'abord, sans égard à l'état toujours faible de sa santé, il ne craignit pas, dès le début dans le saint ministère, se de charger de la desserte d'une mission dans le Nouveau-Brunswick, missions si pénibles à tous égards.

Plus tard, il accepte la cure de Saint-Laurent dans l'Isle d'Orléans. Mais sa trop frêle santé ne lui permettant plus le soin même de cette petite paroisse, il est transféré pour quelques temps à la direction spirituelle des Dames Ursulines de Québec.

Cependant, la santé faisant de plus en plus défaut, Monsieur Gauvreau se voit obligé de se retirer de toute charge du ministère. Il va porter l'édiacation de ses vertus et le charme de son aimable piété chez un confrère et ami. C'est de là que reposé et quelque peu fortifié, il fut accueilli comme le meilleur des amis et comme une bénédiction (ce fut le terme employé alors), par les prêtres qui dirigeaient, dans le temps, le Collège de Sainte-

Anne. Là, il enseigna la théologie jusqu'à ces années dernières, dirigeant en mêmes temps les jeunes lévites de cette maison dans les vertus et les devoirs de leur état. Jusqu'à ses derniers moments il a rempli cette dernière charge avec cette pieuse aménité, ce jugement sûr, cette science modeste que tout le monde lui connaissait. Ces avantages si précieux, Monsieur Gauvreau les a portés partout avec lui, et partout ils lui ont gagné les cœurs et la plus respectueuse estime. Aussi sa promotion au Grand-Vicariat rencontra-t-elle un unanime assentiment de la part de tous ses confrères comme du public religieux.

Un autre mot, échappé à l'imitié, mais qui fut un éloge vrai de ses belles qualités de la piété comme du cœur et du caractère de Monsieur Gauvreau, ce fut celui qui le surnomma un autre François de Sales.

Ce digne homme est donc passé, lui aussi, en faisant le bien. Il est une perte sensible pour le Collège de Sainte-Anne. Il laisse un vide nouveau et bien compris dans le clergé canadien. Il fait un deuil profond au sein de son honorable famille; et, à tout le peuple canadien, il lègue une mémoire sans tache, toute pleine d'œuvres utiles et saintes.

Dieu nous ménage nos hommes de mérite!—Voilà, dans le court espace d'un mois, trois dignitaires ecclésiastiques également recommandables, quoiqu'à divers titres, que la mort moissonne: messieurs les Grands Vicaires Casault, Demers et Gauvreau.

Le vénérable défunt, sur la vie duquel nous ne donnons qu'une notice bien imparfaite, vu les raisons exposées plus haut, a terminé sa carrière à l'âge de 63 ans et quelques mois. Il a été inhumé dans l'église paroissiale de Ste. Anne, entouré d'une grande affluence de confrères venus de tous les points du diocèse pour rendre à ce modèle du clergé leurs pieux et derniers devoirs.

Le Collège de Ste. Anne a fait dignement les honneurs funèbres à son très-digne membre, M. le Grand-Vicaire Gauvreau.

Rien n'est touchant, dans ces funèbres solennités, comme de voir cette nombreuse famille d'étudiants, de clercs et de jeunes prêtres formés par le pieux défunt aux fonctions du sacré ministère, venir se grouper autour des restes inanimés d'un père si digne de regrets. Cette douleur sincère de la reconnaissance, et ces chants du jeune âge si bien faits pour bouleverser jusqu'à la dernière fibre de l'âme, laissent dans tous les cœurs des impressions aussi fortes que salutaires. A cet égard, ce que nous avions si vivement éprouvé, à Québec, il y a encore si peu de jours, aux obsèques de M. le Grand Vicaire Casault, nous avons pu l'éprouver également aux funérailles de M. le Grand-Vicaire Gaurreau.

C'était hier (le 12 du courant) que ses funérailles ont eu lieu ; en présence d'un immense concours de citoyens. Monsieur le Grand-Vicaire Cazeau, administrateur du diocèse, a chanté le service, et l'un des prêtres du Collège de Sainte-Anne a rappelé, brièvement, avant l'absoute, les vertus, les mérites et les belles qualités du défunt.

CAUSERIE AGRICOLE.

De l'étude des différents sols.

Dans notre dernier numéro, nous avons dit que toutes les terres propres à la culture se rapportent à trois espèces principales, terres argileuses ou terres glaises, terres sableuses, et terres calcaires. Ensuite nous avons vu que l'argile, le sable, le calcaire ne produisent qu'autant qu'ils ont été mélangés par la nature ou la main de l'homme, et que de ce mélange dépend la plus ou moins grande fertilité des sols. Aujourd'hui, avant de définir chacune de ces trois espèces de sol, nous allons d'abord vous entretenir d'un autre principe de fertilité, et sans lequel nos terres ne produiront jamais abondamment : nous voulons parler de l'humus ou terreau.

Question.—Qu'est-ce que l'humus ou terreau ?

Réponse.—Nous avons vu que les trois principales espèces de terre, nommées plus haut, sont le produit de la décomposition des roches qui sont à la surface de notre globe. L'humus est, en quelque sorte, une quatrième espèce de terre, qui vient d'une autre source ; il est le produit de la décomposition (de la pourriture) des plantes de toutes espèces et des animaux.

Q.—Quelle est la couleur de l'humus ?

R.—Il est brun ou noirâtre.

Q.—Où se trouve l'humus en plus grande abondance ?

R.—Il se trouve dans les forêts ou sur les terrains nouvellement défrichés.

Q.—Pourquoi y a-t-il beaucoup d'humus ou de débris végétaux dans les forêts ou dans les terres nouvellement défrichées.

R.—En voici la raison, que personne ne peut contester. Dans les forêts les feuilles, les branches se détachent, tombent par terre, y pourrissent ou s'y décomposent ; les arbres eux-mêmes sont renversés et subissent la même transformation. De plus les arbustes, c'est-à-dire, les mousses, les fougères, et

quantité d'autres petites plantes, se décomposent et forment une couche de terreau qui s'augmente d'année en année. Dans les terres nouvellement défrichées, ce terreau, s'il est en quantité considérable, apparaît à la surface et est, pour ces terres, un engrais qui s'épuise lentement.

Le terreau ou l'humus continue de se former sur les terres cultivées. Après la récolte le chaume des céréales, les tiges de patates, les feuilles de légumes, etc., se détériorent et ces débris forment encore de l'humus mais en petite quantité.

Q.—Qu'entend-t-on par décomposition ou débris d'animaux ?

R.—Les décompositions ou débris d'animaux sont leur chair, leur sang, leur fumier.

Q.—Lorsque l'humus manque à une terre peut-on lui en donner ?

R.—Lorsque l'humus manque à une terre on peut et on doit lui en donner et c'est ce que fait tout cultivateur intelligent. On lui donne de l'humus par les engrais abondants, on lui en donne encore en les transportant des forêts ou des terrains marécageux, qui en contiennent ordinairement beaucoup. Ce dernier moyen pourrait être facilement employé par ceux qui manquent d'engrais. Bien des cultivateurs pourraient rendre fertiles des étendues considérables de leurs terres, dont le fond est un sable aride et improductif, s'ils avaient soin d'y transporter, dans la saison d'été, où ils ont peu d'occupation, de ces terres de savannes. Ces terres sont très-riches en débris végétaux, cependant elles sont impropres à toute culture, tant quelles ne sont pas asséchées, mais mêlées à une terre sèche, elles s'assainissent et lui communiquent leur richesse. A ce propos, voici ce que fit un jour un cultivateur de notre connaissance. Il avait une terre de quarante arpents divisées comme suit : Les dix premiers arpents étaient de terre glaise. Le fond des vingt arpents qui suivaient et qui étaient séparées des premiers par un petit rocher, était un sable blanc et presque aride. Enfin le reste de sa terre était une cèdrière ou une savanne.

Ce brave cultivateur ne croyait pouvoir faire mieux que de suivre invariablement la même ligne de conduite tous les ans. Toujours la première partie de cette terre était laissée en prairie et en paturage ; la seconde recevait une semence de seigle et une autre de patates, qui poussaient à peine ; la troisième demeurait inculte.

Cet homme, malgré qu'il travaillât beaucoup, était toujours pauvre et nourrissait péniblement sa famille. Un jour il eut le bonheur de rencontrer un véritable ami, qui avait des connaissances en agriculture. Ce dernier lui dit : Mon brave homme, vous perdez votre temps et vous ne serez jamais plus à l'aise que vous ne l'êtes aujourd'hui, si vous ne changez pas de conduite. Sans travailler plus que vous ne faites, vous pouvez rendre votre champ fertile, car vous avez à proximité tous les éléments qu'il vous faut, pour faire une terre entièrement nouvelle et qui vous rapportera du grain en abondance. D'abord la première partie de votre champ est une terre trop forte pour être cultivée avec avantage, j'en conviens ; mais que n'y mêlez-vous de votre sable qui la divisera et l'améliorera au point que vous pourrez la cultiver facilement ? La seconde partie ne paie

pas vos peines par ses produits et tant qu'elle restera sans amélioration, elle ne fera que s'appauvrir davantage ; voici en conséquence, ce que vous devez faire sans retard : Vous avez de bons bras, de bonnes voitures, des chevaux innocents, forts, etc. Eh bien ! allez tous les jours et plusieurs fois le jour, sur votre terrain inculte, remportez-en autant de voyages de terre que vous pourrez et mêlez à votre sable aride en y ajoutant une aussi grande quantité de terre glaise, (ce cultivateur aurait obtenu les mêmes résultats en mêlant sa terre forte au sable et l'humus à sa terre forte) ; et en agissant ainsi, dans peu d'années votre terre sera une des plus productives de l'endroit. Notre cultivateur suivit ce bon conseil, se mit à l'œuvre sur le champ et depuis ce temps il a augmenté en revenus, d'année en année et il est un des plus riches habitants de sa paroisse. Voilà ce que vaut l'humus ! il y en a partout, et on le néglige ! !

Q.—La valeur du sol s'élève donc en raison de la quantité d'humus qu'il possède ?

R.—Précisément, la valeur d'une terre s'élève en raison de la quantité d'humus qu'elle possède et voilà pourquoi il importe tant de ne pas négliger cette substance. De plus de tous les éléments du terrain, l'humus est celui qui décompose l'air avec le plus d'énergie. Il a aussi la propriété de diviser les terres fortes et de les rendre d'un travail plus facile.—Ainsi de l'humus et de l'humus partout.

HISTOIRE DE LA QUINZAINÉ.

Les derniers journaux d'Europe annoncent que le Saint-Père est revenu à Rome. Les fatigues de la Semaine-Sainte l'avaient obligé à laisser pour quelques temps la ville éternelle afin de prendre un repos qui lui est si nécessaire dans la situation où il se trouve. C'est à Porto-d'Anzio, près de la mer, à quelques lieues de Rome, que le saint et bien-aimé Pontife est allé jouir de quelques moments de calme.

Le piémontisme et la Révolution ont profité de ce temps pour répandre de nouveaux mensonges à ce sujet. Mais bientôt, comme toujours, la vérité s'est fait connaître, et le Saint-Père, qu'on disait malade ou mourant, ou en fuite pour l'Allemagne, est revenu à Rome plein de son âge entouré plus que jamais de l'affection de ses sujets.

Il est impossible de rendre compte de tous les subterfuges qu'emploient les ennemis du Saint-Siège à mesure qu'ils se croient plus prêts de consommer sa ruine. Jamais l'hypocrisie n'aura joué dans les affaires humaines un rôle à la fois plus éhonté et plus persévérant. L'histoire de ce vice, bas autant que méchant, clouera au pilori de la postérité tous les grands noms de ce jour qui ont pris part à ses exploits.

Un de ces exploits peut être signalé, entre tant d'autres venant de la même source, dans le fait de la visite du Prince Napoléon à son beau-père, Victor-Emmanuel. On avait annoncé que cette visite n'était rien moins qu'une mission directe de l'Empereur auprès de

son allié le roi d'Italie ; mission qui avait pour but de hâter plus que jamais la solution des affaires de Rome et du Piémont. Bien entendu, avec un émissaire hostile au Saint-Père et ami de la Révolution tel que le cousin de l'Empereur, cette solution hâtée par le prince ne pouvait être que dans le sens injuste de l'envoi lui-même. Car personne ne croira que l'Empereur, qui connaît si bien les mauvaises tendances de son cousin, n'ait pu, cette fois, le retenir en France, ou l'envoyer promener sur les mers, pour l'empêcher de nuire à sa politique, si cette politique eût été contraire aux idées du prince. Celui-ci est donc parti avec une mission, et une mission naturellement très-suspecte. Qu'elle ait été officielle ou officieuse, publique ou secrète, franche ou hypocrite, toujours l'émissaire s'est cru si bien autorisé qu'il n'en a point fait mystère : ce qui est constaté par tous les mauvais journaux de Paris, qui n'ont pas manqué de jubiler en annonçant une si bonne nouvelle. Mais qu'est-il arrivé ? A peine le prince émissaire a-t-il mis le pied à Marseille que le *Moniteur*, le grand porte-voix de l'Empereur, signifie à qui veut l'entendre que l'Envoyé impérial n'a point de mission officielle de la part du gouvernement : laissant à conclure que tout le voyage se borne à une visite de parenté. De là grande colère chez le prince, qui n'en fera pas moins les affaires de tous ses amis politiques, qu'il soit ou non envoyé officiellement. D'où il suit qu'en vertu de la politique à deux jeux, mise en œuvre aux Taileries depuis l'origine de la question romaine et italienne, il est clair que l'Empereur encore cette fois peut se laver les mains des résultats fâcheux qui naîtront de la visite du prince Napoléon. On le désavouera de nouveau, comme on l'a fait à l'occasion de son dernier discours au Sénat. S'il réussit au contraire à hâter vraiment une solution dans son sens et dans le sens de celui qui l'a député ou laissé partir, on le glorifiera comme on l'a fait au sujet de son premier discours fait également au Sénat. De même, on est toujours sûr de ses œuvres, et on paraît donner la situation avec une suprême habileté. Mais point du tout. Voyons la suite des intrigues. L'habileté a ses bornes comme toutes choses ici bas : et bien souvent les filets tendus aux autres servent à prendre les habiles qui les tendent. La chose est déjà arrivée si souvent dans le régime actuel de la politique napoléonienne au sujet de la question romaine, qu'il n'est pas besoin d'aller chercher ailleurs d'autres exemples. Voilà, en effet, que le fameux voyage de Victor-Emmanuel à Naples, ainsi que la visite du prince Napoléon ont à peu près été tous deux sans portée pour le triomphe qu'on s'en promettait. Après quelques jours de fêtes et d'acclamations bien payées, le roi et le prince ont repris la route de leurs foyers, laissant les Napolitains aussi ennemis de la domination piémontaise que jamais. C'est à tel point que si l'Empereur et tous les adhérents de sa funeste politique voulaient enfin voir clair, ce coup manqué qui vient de s'opérer à Naples suffirait à leur ouvrir les yeux. Mais il est écrit, on dirait, que l'Empereur, comme Victor-Emmanuel, est décidé à descendre jusqu'au

font de l'abîme. Dieu veuille encore les en retirer à temps !

Pendant que les ennemis du Saint-Siège s'agitent ainsi en vain, le Saint-Père, comme nous l'avons dit, est revenu en triomphe dans sa capitale. On sent, et il sait, comme le divin Sauveur, que *son heure n'est pas encore arrivée* ; mais *elle approche*. Il faut auparavant qu'il apparaisse au monde dans toute sa gloire de pontife et de roi, à l'occasion solennelle de la canonisation des martyrs de cette foi chrétienne dont le monde du jour, les chefs politiques en tête, paraît se lasser, après en avoir recueilli pourtant depuis vingt siècles tout ce qu'il y a eu et tout ce qu'il y a encore de bon, de beau et de grand sous le soleil. Ce jour sera pour Pie IX son Thabor, ou son entrée à Jérusalem au jour des palmes et de l'*hosanna* chanté par les vrais enfants d'Israël. Après cela il se peut qu'il monte, lui aussi, sur le calvaire, en victime et en expiation toute sainte de l'apostasie sociale et politique qui domine aujourd'hui. Et le sacrifice portera son fruit. Il sera vengé sur les aveugles volontaires et sur les cœurs racornis, en même temps qu'il apportera le salut, la gloire et la paix au petit nombre resté fidèle. Il ne faudrait rien savoir de l'histoire chrétienne pour douter un instant que l'iniquité contemporaine n'aura pas sa fin tragique. Ici, la foi humaine toute seule suffit à établir cette vérité. A combien plus fortes raisons la foi du chrétien doit s'attendre à ce dénouement. A l'exemple de Pie IX dont la destinée est ainsi écrite : *Cruz de cruzes, allant de croix en croix*, et qui vient d'arborer sur son drapeau sans tache une grande croix pour toute armorie, soyons plein d'espoir. On nous le dit, à Porto-d'Anzio, rajeunissant chaque jour d'une année. La tendresse de son âme, la sérénité de sa pensée se peignent sur ses traits aimés. Sa démarche est libre, son regard plein de lumière. On le croit transfiguré par la joie anticipée du triomphe.

Au moment où nous écrivons, toute âme vraiment catholique est à Rome par la pensée. Elle y voit ces préparatifs pour la grande fête, cette affluence de pèlerins, digne des âges de foi ; ces assemblées d'évêques qui rappellent les conciles œcuméniques ; ces princes et ces grands de la terre qui n'ont pas encore oublié le plus beau de leurs titres, celui de chrétien ; enfin ce pontife suprême et ce roi pacifique, cet admirable Pie IX qui domine tout quand tout semble vouloir le dominer. Eh bien ! où chercheriez-vous aujourd'hui un grand spectacle ? Et quel est le but de cet immense mouvement vers Rome ? Rome aujourd'hui l'objet de la haine et des fureurs révolutionnaires ; Rome le but d'une politique anti-chrétienne de la part de la majeure partie des puissances réputées chrétiennes. C'est au moment où Rome est le plus menacée qu'elle triomphe déjà de toutes parts. Jamais l'épiscopat catholique entier ne lui a été plus uni et plus dévoué. Jamais le pontife romain n'a vu son infailible autorité mieux reconnue. Jamais même son autorité royale et humaine n'a paru plus forte devant les princes de la terre. Ils craignent d'y toucher. Jamais les peuples, même séparés par la doctrine, ne lui ont offert de plus beaux

hommages. Dans sa faiblesse apparente, dans son épuisement présumé, comme le Christ mourant, la pauvreté attire tout à elle. Des peuples depuis longtemps séparés de son sein, viennent se jeter dans ses bras. Témoins les Bulgares. Tout l'Orient semble ébranler, ainsi que le monde entier, qui a soif partout de *principes*. Il viendra de nouveau demander à Rome, ce phare divin et indéfectible de l'humanité, la lumière qui seule éclaire, régit et rend heureux le monde social, la famille et l'homme individuel. Et c'est là le but de cette immense affluence qui converge en ces jours vers Rome. C'est là l'incomparable spectacle que toute âme catholique contemple avec espoir ; le plaçant, dans sa pensée, bien plus haut que cette grande glorification de la matière dont Londres aujourd'hui est à la fois le théâtre et le temple. Ainsi Rome *civilise* et *sanctifie*. Londres *utilise* sans rendre meilleur. Tant que cet immense dépôt des richesses matérielles ne sera que le représentant le plus avancé du culte industriel, sa part d'action dans le régime social ne sera que celle de la Rome ancienne ; part de décadence et de ruine par l'excès du luxe et des jouissances terrestres de toutes sortes.

Jetons maintenant un coup-d'œil sur les faits secondaires du malaise universel où nous vivons. En Italie, la réaction des peuples restés fidèles est loin d'avoir cessé, malgré les vœux, les voyages, les fêtes, l'argent et les mensonges de leurs ennemis.—Victor-Emanuel, après les fêtes officielles de Naples, n'a pas osé s'aventurer dans l'intérieur du royaume pour y recueillir les hommages et l'affection de ses nouveaux sujets. La Révolution, du reste, le surveille. Pris entre ce gouffre et la légitimité des droits de François II, le malheureux prince est comme traqué dans un fourré d'où il ne peut échapper. A Naples, il a bien osé se présenter à l'église de St. Janvier pour y vénérer la célèbre relique du grand protecteur de cette ville. Le clergé a fait son devoir, il s'est abstenu de paraître. On dit depuis que tout le chapitre, et Mgr. l'Administrateur en tête, ont reçu, pour ce devoir rempli, les honneurs de la prison. Que Dieu leur donne courage, ils ne sont pas à plaindre ! D'un autre côté de nouvelles cruautés de la part des officiers piémontais ont surpassé celles déjà connues.

Garibaldi et Mazzini se sont, pour le moment, comme effacés de la scène des événements ; se contentant d'allumer le feu sous terre et de tout préparer pour un temps prochain. La trame n'a pas été toutefois si bien ourdie que l'Autriche n'en ait aperçu les plus gros fils. Une conspiration mazzinienne a donc été découverte ; et aussitôt des précautions militaires imposantes ont été prises. Il y aura lieu à une reprise vigoureuse d'armes de la part de l'Autriche, si son territoire est tant soit peu violé par le premier soldat quelconque de Mazzini ou de Garibaldi ou du Piémont. Il est temps, du reste, que l'ordre et la justice reviennent à ce pauvre royaume de Naples. Sous son roi légitime, le trésor public n'avait pas moins que 150 millions dans les caisses de réserve. Qu'a fait Victor et ses puissants alliés ? Il a d'abord détruit ;

disent les meilleurs renseignements, la confiance dans les esprits ; il a paralysé le commerce ; il a tué l'industrie ; il a menacé la foi religieuse ; il en a appelé à la spoliation, à l'exil et à la prison pour avoir raison du clergé ; il a froissé tout le monde ; il a importé une foule de mendiants et il a créé tant de nouveaux besoins, vrais ou faux, que ce pauvre roi s'est vu forcé, en un seul jour, d'accueillir 800 pétitions ; et l'on dit que le nombre rond de tous ces témoignages de son *bon gouvernement* ne va pas à moins déjà qu'à 40,000. Outre ces mendiants du dehors, il a jeté sur le pavé une multitude de familles napolitaines. Et puis il a tari les ressources de l'Etat ; il a gaspillé les richesses du pays et il a créé une dette énorme, fabuleuse. Ajoutez à ce riant tableau, l'anarchie, l'immoralité publique, enfin la désorganisation la plus complète.

DIALOGUE.

Soins à donner aux poulains et aux juments poulinières

(Suite.)

PIERRE.—Quels soins faut-il donner au poulain, car sur ce point encore ma science a souvent été en défaut ?

PAUL.—Quant à cet être si fragile et si faible, il faut le placer sur une litière fine, sèche et assez épaisse pour lui éviter la fraîcheur du sol. On veille aussi à ce que la mère le lèche. Si elle néglige de remplir ce devoir, on doit l'y engager en saupoudrant le petit de sel, de son, de farine ou de toute autre substance dont elle peut être avide.

PIERRE.—Mais si elle résiste à tout cet attrait ?

PAUL.—Si elle résiste il faut lui suppléer et sécher le poulain avec de l'étoffe douce et absorbante, et après cela, s'il est frileux, il faut le couvrir avec soin. Il arrive le plus souvent que le poulain est assez fort pour se lever peu de temps après sa naissance et aller auprès de la mère. Mais s'il est trop faible, il faut le lever, le conduire auprès de la nourrice et lui mettre le mamelon dans la bouche. Le plus souvent une gorgée de lait suffit pour le rendre capable de se soutenir. Si malgré tous nos efforts on ne peut réussir à lui faire prendre sa nourriture, on trait la mère et on fait boire le lait au petit. En général ces soins ne sont nécessaires que très peu de temps. Si la mère n'a pas de lait ou qu'elle meurt, il faut donner au poulain une autre nourrice ou l'allaiter artificiellement.

Tous les soins que nous venons d'indiquer doivent être continués pendant un temps plus ou moins long, suivant que la saison est plus ou moins avancée, et que la mère est plus ou moins bien portante. S'il fait beau, si le paturage est excellent, on peut conduire la mère et le petit au champ, deux à trois jours après la mise-bas. Mais si la température changeait tout-à-coup, et qu'un temps sombre et froid prit tout-à-coup la place d'un beau soleil de mai, il faudrait aussitôt les ramener à l'écurie.

BAPTISTE.—Mais si, après ce temps, la mère continue de donner une faible quantité de lait, que faut-il faire ?

PAUL.—Mes bons amis, vous m'êtes vraiment d'un grand secours par vos questions et vous me forcez de ne rien omettre.

Quand une jeune mère en est à son premier poulain, il arrive quelquefois qu'elle donne peu de nourriture, mais voici un moyen d'activer le secrétion des mamelles : Outre le paturage, quelque gras qu'il soit, donnez une nourriture succulente et de facile digestion, mêlée à une quantité d'eau convenable. Donnez-lui, par exemple, de la farine d'avoine, d'orge etc., délayée dans l'eau ; vous serez bien d'y ajouter des légumes si vous en avez. Avec un pareil traitement, bon gré, mal gré, le lait doit venir. J'allais oublier une substance importante, le sel. Mettez-en une petite quantité dans tous les aliments que vous lui donnerez.

Voici encore un autre moyen de faire venir aux jeunes poulinières du lait presque malgré elles : Donnez à cette bête de temps à autre une certaine quantité de vin sucré, et le succès est certain.

PIERRE.—Supposons que tous vos bons moyens ne réussissent pas ; car, malgré votre savoir, vous n'êtes pas le bon Dieu et vous pouvez vous tromper, que faudrait-il faire ?

PAUL.—A coup sûr, je ne suis pas le bon Dieu, et je suis loin d'être humilié d'être forcé de l'avouer. Dans les cas que vous supposez, il faudra chercher au nourrisson une autre nourrice ou l'allaiter artificiellement.

BAPTISTE.—Je suppose, moi, que la jument a trop de lait, que son poulain ne peut le prendre tout, que faire alors ?

PAUL.—Si la mère a plus de lait qu'il n'en faut pour son élève, il est nécessaire de la traire et de lui donner une nourriture peu substantielle. Les poulains sont exposés, quand la mère a trop de lait, surtout dans les premières semaines, à contracter dans les organes digestifs des maladies, qui peuvent être graves, et quelquefois mortelles. Au bout de deux à trois semaines, ces précautions deviennent inutiles, et on peut donner à la jument une nourriture abondante, jusqu'au moment du sevrage.

—Il ne faut pas oublier que la constitution des chevaux dépend en partie de leur première nourriture. Les poulains qui ne sont pas assez abondamment nourris deviennent rarement de beaux et de bons chevaux.

PIERRE.—Faut-il donner de l'avoine aux juments qui nourrissent ; j'ai souvent entendu dire qu'il fallait éviter de leur en donner ?

PAUL.—Je suis de cet avis. Il faut remplacer l'avoine par la farine d'orge, d'avoine, de pois délayée dans l'eau.

BAPTISTE.—Le lait des juments mal nourries est-il aussi propre aux poulains, que celui des juments qui reçoivent une nourriture abondante ?

PAUL.—La différence est très-grande, et outre qu'il est moins abondant, il est encore clair et un peu risqué.

Malgré la nourriture convenable qu'il faut donner aux nourrices, il faut encore avoir soin de ne pas les pacager dans les lieux où elles seraient exposées aux piqûres des mouches, car cela les ferait maigrir et pourrait altérer leur lait.

PIERRE.—Je ne voudrais rien oublier, et pardonnez-moi si je fais tant de questions. Si pendant l'allaitement il survient des engorgements au pis, des inflammations aux mamelles de la

mère, comment faut-il agir pour détruire le mal ?

PAUL.—Pour combattre ces accidents, il faut traire les juments souvent, et si ça ne suffit, il faut employer les cataplasmes.

BAPTISTE.—Mais si elles ont des crevasses au pis ?

PAUL.—Lavez-le avec de l'eau de savon. Quant au beurre, à la graisse et aux onguents, il faut ne les employer que très-rarement ; et encore avoir soin de les enlever par un bon lavage, avant qu'ils aient eu le temps de devenir rances.

(A continuer.)

Température.

La sécheresse qui se fait sentir depuis une quinzaine de jours inspire des craintes sérieuses à tous nos cultivateurs. Une grande partie des semences n'est pas encore levée, quant à celle qui l'est elle ne pousse plus et présente le plus triste aspect. Les prairies et les pacages sont aussi dans un état pitoyable, et en bien des endroits les animaux souffrent beaucoup dans les champs. Ces jours derniers un fort vent de Nord-Est nous a fait espérer une pluie abondante et proportionnée au besoin de la terre, mais tous ont été trompés dans leur espérance, et nous n'avons eu qu'une faible ondée égale à peine à une forte rosée. Malheureusement les paroisses du bas du fleuve et celles au-dessus de Québec ont à souffrir comme nous. Espérons pourtant que ce temps d'épreuve finira bientôt, surtout si nous unissons nos prières à nos œuvres expiatoires pour apaiser la colère du Tout-Puissant.

CORRESPONDANCE.

Nous donnons aujourd'hui la dernière partie de la correspondance de M. L'abbé Provancher. Nos lecteurs doivent lui savoir gré des enseignements qu'il a bien voulu leur donner sur la taille et les soins à donner aux gadeliers et aux groseilliers. Tout en le remerciant de ce qu'il a déjà fait, nous espérons que ce correspondant déjà si avantageusement connu, continuera de nous favoriser de ses écrits.

HORTICULTURE.

Du Gadelier,

Ses dénominations—Sa multiplication—Sa taille—Ses maladies—Son fruit.

Le Gadelier noir dont les tiges sont ordinairement plus longues, plus grosses, mais plus faibles, peut être traité de la même manière ; cependant comme il donne ses fruits sur le bois de l'année précédente, il faut à la taille ménager les nouvelles pousses, et enlever plutôt des branches superflues pour le forcer à produire du nouveau bois qui donnera du fruit. Dans les uns et les autres les chirots et les branches mortes doivent être soigneusement enlevés à l'époque de chaque taille. Il n'y a guère de plante qui résiste plus patiemment aux mauvais traitements que le Gadelier tout en donnant du fruit, mais abandonné à lui-même dans un mauvais terrain, sans aucune fumure, il donne des fruits qui méritent à peine d'être cueillis.

Maladies et ennemis du Gadelier.

Le blanc ne prend que rarement sur les Gadeliers, excepté toutefois sur les noirs qui y sont un peu sujets, moins cependant que les Groseilliers ; et on ne leur connaît guère d'autres maladies.

Mais si leurs maladies sont peu nombreuses, ils ont par contre des ennemis assez redoutables dans plusieurs espèces de chenilles. Il n'est pas rare de voir de belles rangées de Gadeliers dépouillés en quelques jours seulement de toute leur verdure par des armées de chenilles qui les ont envahis. Comme ces chenilles, vivant d'ordinaire en familles, ont coutume de se rassembler le soir, le meilleur remède est de sacrifier les branches qu'elles occupent alors pour les livrer aux flammes.

Fruits du Gadeliers.

La Gadèle est un agréable fruit qui doit se rencontrer dans tous les jardins. Elle s'offre après les fraises, les cerises et les framboises, et avant les groseilles, les prunes et les pommes hâtives. Elle présente une telle combinaison de saveur sucrée et acide qu'elle est susceptible d'entrer dans un nombre infini de préparations plus ou moins utiles ou agréables. On en extrait des gelées surtout qui sont très-appréciables.

Depuis quelques années on s'est mis à fabriquer avec la gadèle en ce pays une espèce de vin qui n'est certainement pas sans mérite et qui devient surtout très-capiteux avec le temps. Voici son mode de fabrication. Ayant exprimé à froid le jus des gadelles, vous ajoutez à ce jus le quart de sa quantité d'eau, avec une demi-livre de sucre par chaque gallon du mélange, puis renfermant le tout dans un vase bien bouché vous attendez 4 à 5 mois avant d'en faire usage, et vous avez alors une boisson claire, transparente, d'une belle couleur de vin blanc et toute au moins aussi capiteuse.

Les gadelles se partagent en rouges, blanches et noires. Les rouges sont les plus acides ; elles sont préférées surtout pour les gelées. Les blanches compensent en sucre ce qu'elles cèdent aux rouges en acidité. Enfin les noires ont une saveur identique avec l'arôme de leurs feuilles qui ne plaît pas à tout le monde, mais que beaucoup de personnes recherchent.

ROUGES.

1. *Gadèle-Cerise*—La plus grosse de toutes les gadelles mesurant quelquefois jusqu'à un pouce de circonférence ; d'un rouge foncé ; à grappes courtes. Poussettes fortes, à joints rapprochés, à feuilles épaisses, d'un vert foncé.

2. *Rouge-Allemande*—Belle ; grappes de trois pouces et plus de longueur.

3. *Rouge sucrée de Knight*—Semblable à la précédente, mais un peu plus sucrée.

4. *Victoria*—Très-grosse, d'un rouge brillant, grappes de 5 à 6 pouces de long persistant sur le rameau après que toutes les autres espèces sont passées. Feuilles à bords enroulés en dessous.

5. *Grosse rouge de Hollande*—Belle variété récemment introduite en Europe.

6. *Missouri à fleurs jaunes*—Fleurs odorantes, fruit d'un violet bleu, sucré.

7. *Missouri à gros fruits*—Fruit gros, sucré, bleu, très-agréable.

BLANCHES.

8. *Blanche Allemande*—D'un blanc jaunâtre, plus douce que la rouge de même nom et préférable pour manger crue ; excellente.

9. *Raisin blanc*—La plus grosse des blanches. Branches plus étalées ; feuilles plus épaisses et plus réfléchies que dans la précédente.

NOIRES

10. *Noire d'Angleterre*—C'est la gadèle noire commune.

11. *Noire de Naples*—Plus grosse que la précédente ; à saveur plus douce et mûrissant plus tard ; grappes courtes ; chargées abondamment. Recherchée pour les gelées.

L'ABBÉ PROVANCHER.

RECETTES AGRICOLES.

Moyen de détruire les chenilles.

Depuis quelques jours des chenilles noires et plus petites que les chenilles ordinaires, qui ont coutume de visiter nos jardins, sont venues, par troupe, attaquer les arbres fruitiers, et elles

menacent de ne pas les abandonner de sitôt, si on ne les trouble dans leur retraite. Voici un moyen employé par un respectable citoyen de Sainte-Anne, qui a parfaitement réussi sans altérer aucunement ses arbres.

Il s'est servi d'eau non encore en ébullition, mais assez chaude pour qu'on y puisse tenir la main un seul instant. Il a versé de cette eau sur les insectes qui, chaque soir laissent les feuilles et les fleurs, pour se réunir en peloton, à la réunion de la branche principale et de la tige, et le lendemain il les a retrouvées sans vie à la même place.

On pourrait ajouter à l'eau chaude un peu de chaux vive.

Histoire d'une recotte.

Dans notre dernier numéro nous donnions une recette pour détruire la douleur causée par la piqûres des guêpes et autres insectes : nous donnons ci-après un fait qui vient à l'appui de notre avancé. Nous lisons dans le *Cosmos, revue encyclopédique hebdomadaire des progrès des sciences*, la lettre suivante d'une dame à M. Hehr, Berthoud : " Hier je passais près d'un arbre, dans lequel tourbillonnait une foule d'insectes : Je ne dis-ais rien, j'aime toutes les petites bêtes du bon Dieu, lorsqu'une grosse guêpe est venue me piquer le cou. J'ai crié d'abord, puis j'ai couru à la maison demander de l'alcali. M. A... s'est mis à rire et m'a ramené au jardin en me racontant que son chien Perdreau, avait été un jour piqué comme moi, mais au nez. Aussitôt, me dit-il, je vis cette pauvre bête courir à une planche de poireaux, fouiller le carré avec sa gueule et ses pattes, jusqu'à ce que le jus de ces plantes coulait assez abondamment pour qu'il y pût tremper son nez enflé, et ce remède le guérit au bout de quelques minutes. Ensuite, il me traita comme le chien s'était traité lui-même, c'est-à-dire, il me frotta le cou avec le jus de cette plante, et ma blessure et la douleur qu'elle me causait, disparurent à l'instant. Que tous ceux qui seront traitreusement attaqués comme je l'ai été, suivent l'exemple de Perdreau et le mien. "

Nous remettons au prochain numéro une correspondance sur le piâtre, faute d'espace.

Prix des marchés de Québec et de Montréal.

7 juin 1862.

	Québec.		Montréal.	
	s.	D.	s.	D.
Bœuf par livre	0 5	0 6	0 3	0 3
Mouton, par quartier	3 0	4 0	5 0	6 0
Veau do	3 0	4 0	4 0	5 0
Porc frais, par livre	0 4	0 5	0 6	0 7
Porc salé do	0 5	0 5	0 6	0 6
Œufs, par douzaine	0 5	0 6	0 6	0 7
Sucre d'érable, par livre	0 4	0 4	0 4	0 5
Volailles, par couple	2 8	3 6	2 6	3 0
Dindes do	7 6	10 0	6 6	8 6
Oies do	0 0	0 0	5 0	6 6
Lièvres do	0 0	0 0	0 7	0 7
Penlrix do	0 0	0 0	2 6	2 9
Beurre frais, par livre	0 8	0 9	1 3	1 6
Beurre salé do	0 7	0 9	0 8	0 9
Pain de 6 livres	0 9	0 10	0 0	0 0
Patates, par minot	1 8	2 0	2 6	3 0
Avoine do	1 10	2 0	2 1	2 6
Pois do	4 6	5 6	3 4	3 6
Foin par 100 bottes de 16 lbs.	25 0	30 0	27 0	30 0
Paille "	13 lbs. 20 0	22 6	17 1	20 6
Bois de corde, érable, 3 pieds.	16 6	17 6	0 0	0 0
" " 2 1/2 pieds.	14 6	15 6	0 0	0 0
" merisier 3 pieds.	14 0	15 0	0 0	0 0
" " 2 1/2 pieds.	12 0	13 0	0 0	0 0
Fleur, extra superfine	23 6	0 0	25 0	25 6
" superfine	22 6	23 0	23 0	23 6
" No. 2	17 0	18 0	20 0	20 3
" Fine	14 0	15 6	19 0	0 0

VARIÉTÉS.

MÉMOIRES D'UN DÉPORTÉ

A LA GUYANE FRANÇAISE.

DEUXIÈME PARTIE.

Le chemin du malheur.

(Suite.)

Je le montrai à Henriette qui, reconnaissant les noms que mon beau-père avait recommandés, m'embrassa en disant : — Je savais bien que tu ne choisirais que des honnêtes gens. J'ai eu tort de me mêler de tes affaires et je t'en demande pardon. Je sortis joyeux de ce que je venais de faire. A une demi-lieue de la maison, je rencontrai Antoine, le nouvel instituteur qui ne valait pas mieux que lui, et cinq ou six jeunes gens qu'il avait recrutés dans les environs. Ils me reçurent comme un des leurs, j'étais contrarié de cette rencontre, j'aurais eu honte d'être vu avec eux, et cependant je n'osai pas les quitter. Nous poursuivîmes notre route, il soufflait un vent froid qui nous coupa le visage. Une anberge était sur la route, nous y entrâmes pour déjeuner. On nous servit du fromage sec, du saucisson et du vin. Je n'étais pas grand buveur ; mais Antoine, qui avait voulu payer, ne laissait pas mon verre vide un instant. La chaleur ne tarla pas à me monter au visage, et quand je sortis, le froid augmentant l'effet de la bois-on, je sentis pour la première fois mes jambes vaciller sous moi ; ma tête était exalté, nous nous mîmes à parler politique, je parlais plus haut que les autres, je répétais avec fatuité les leçons d'Antoine ; tous applaudissaient à ma verve, le colporteur plus que les autres ; le maître d'école déclarait hautement que j'étais un profond penseur, et quand nous arrivâmes, j'étais convaincu de mon propre mérite. Notre guide nous conduisit à la mairie. — Nous sommes des frères, nous voterons tous comme un seul homme, nous dit-il ; il nous remit de billets imprimés et ne cessa de nous surveiller jusqu'à ce qu'il les eût tous vu déposer dans l'urne. Aussitôt après il s'esquiva. Voilà quel fut mon premier vote de citoyen libre ; ce n'est que plus tard que j'appris que le candidat que j'avais soutenu était justement l'homme que je méprisais. En sortant de la salle, je rencontrai un individu de trente-cinq à quarante ans, en pantalon bleu et en écharpe rouge, coiffé d'une sorte de képi militaire, je le pris pour le sous-préfet. — Vive la république ! me dit-il en me frappant sur l'épaule, on est donc un homme et l'on vote pour la liberté. Je le regardai avec étonnement.

— Simon ! m'écriai-je en reconnaissant sous ce travestissement l'homme que j'avais fait chasser de l'exploitation huit jours après mon arrivée. — Oui, mon garçon, Simon pour la vie, toujours le même, un bon B. de la veille celui-là, un crâne à qui le Proviseur a donné la mission de chauffer les élections ; ça va, ça va, tu m'as fait une misère dans le temps, mais aujourd'hui tu es des bons. Allons boire une bouteille à la régénération des classes ouvrières.

Cela dit d'un air superbe, il m'entraîna dans un cabaret voisin déjà rempli, où, tout en buvant coup sur coup, il me promit sa protection et me tint de longs discours dont je compris à peine quelques mots. Les oreilles me tintaient comme si l'on y eût attaché des cloches, ma langue s'empâtait, et une invincible torpeur s'empara de moi. Lorsque je m'éveillai le lendemain, la tête lourde et les reins brisés, j'étais étendu sur un plancher sale et graisseux, les habits en désordre et tout tachés. Je me relevai honteux, et cherchai mon mouchoir pour m'essuyer. Je ne le trouvai plus, le commissaire de la république me l'avait enlevé avec mon argent. Je n'osai plus rentrer à la maison, et je demeurai toute la journée à rôler autour ; j'avais honte de me présenter devant ma femme après ce que j'avais fait, ce ne fut que le soir à l'heure où je la savais occupée au jardin que je me glissai furtivement à ma chambre à coucher : je me jetai tout habillé sur mon lit et ne tardai pas à m'endormir. Il était une

heure du matin quand je m'éveillai. Henriette était assise près du lit, travaillant à la lueur d'une lampe ; elle me demanda si j'étais mieux, si je voulais prendre quelque chose, mais ne me fit pas une seule question sur l'emploi de ma journée ; j'aurais dû lui demander pardon, la honte me refint. — Pourquoi n'es-tu pas couchée ? lui dis-je. Elle ne répondit pas ; mais une larme roula sur sa joue et tomba sur sa couture, cette larme était la première que je voyais couler, hélas ! bien d'autres sont tombées depuis par ma faute. Quelques jours se passèrent, je m'étais promis d'expier par ma conduite cette première faiblesse. Je ne sais quelle malheureuse affaire me conduisit à Roncieras. J'allai chez mon beau-père, qui me parla sévèrement ; il avait appris ce que j'avais fait au canton : je crus qu'Henriette m'avait dénoncé et je sortis de très-mauvaise humeur. En traversant le village, je rencontrai l'instituteur dont j'eus au contraire à subir toutes les félicitations. — J'espère, me dit-il, que vous viendrez de temps en temps à notre club. Je m'en défendis. — Allons donc, avouez-le, vous avez peur de votre beau-père. — Et des reproches de M. le curé, dit un autre. — Non, j'ai mes affaires, répondis-je impatient. — Votre femme vous attend pour habiller les enfants ? — Je me moque bien du curé et de tous les autres, j'ai mes affaires. — *La patrie avant tout !!!* s'écrièrent-ils ; et ils recommencèrent à m'endoctriner. — Je ne sais pas même ce que c'est qu'un club. — Un club, me répondit le maître d'école, c'est un foyer de lumière allumé par les amis de la liberté et du pays pour éclairer et échauffer les masses, pour les arracher au mercantilisme et à l'exploitisme, et préparer la palingénésie par laquelle l'humanité doit s'élever en gravitant jusqu'aux splendeurs infinies de la liberté. Vous ne comprenez pas encore ces grandes théories, ajouta-t-il d'un air de condescendance, mais venez quelquefois entendre nos orateurs, nous ne vous en demandons pas davantage. Nos séances ont lieu le soir, il n'y aura donc pas de temps de perdu. Moitié curiosité, moitié désir de montrer que j'étais capable de m'élever à la hauteur du maître d'école, je me laissai encore entraîner.

Ce foyer de lumière brillait de tout son éclat dans une grange assez délabrée : une table et six chaises pour le bureau, des gerbes de paille et des bottes de foin, sur lesquelles s'asseyaient de rares auditeurs ; voilà pour la décoration. Les orateurs ne s'en occupaient pas beaucoup. On fit de beaux discours sur la régénération des peuples, sur la guerre de Pologne, la religion de la nature, le milliard des émigrés, la restauration de la mairie de Roncieras, l'émigration des nègres, la nécessité de retrancher le traitement du curé, l'indépendance de l'Amérique. Mais le sujet qui intéressa le plus vivement, et donna lieu aux plus éloquentes discours, fut la révélation d'une conspiration ourdie par les prêtres et les jésuites, et favorisée par l'empereur de Russie, pour rétablir l'esclavage en France. Ces accusations sont tellement absurdes, que je n'oserais pas les répéter, s'il n'était encore facile de se procurer les feuilles républicaines où elles circulaient alors.

Sans doute, je ne croyais pas à tout ce que j'entendais, mais bientôt je fus ébranlé : j'avais commencé par aller au club par pure curiosité, ensuite j'y pris intérêt. Il en est des mauvaises compagnies comme des boissons fortes : on fait la grimace la première fois qu'on y goûte. On s'y habitue peu à peu, puis elles deviennent un besoin, une nécessité. Le premier fruit que je retirai de ces sociétés maudites, fut de prendre le travail, en dégoût et le cabaret en habitude. En sortant du club, on s'assemblait chez le marchand de vin pour discuter les théories, pour juger les discours, on buvait une bouteille, puis deux. L'herbe étouffait le blé dans les champs, et les mauvaises passions prenaient le dessus dans mon cœur. Henriette redoublait d'activité, mais elle avait plus de courage que de force ; Henri et Joseph l'aidaient de tout leur pouvoir : pauvres enfants, malgré toute leur bonne volonté, ils n'étaient pas capables de grand'chose. Bientôt il n'y eut plus de quoi payer le garçon de ferme, il fallut le renvoyer. Les affaires furent alors en empirant. Au lieu de prendre bravement mon parti, de laisser là orateurs et politiques, cabarets et réunions, et de reprendre la pioche et la charrue, ainsi que me le conseillait mon beau-père, je rompis avec lui et me fis recevoir membre du club. Dès ce moment, la vanité, l'ambition, la fureur de faire parler de moi, ne me laissèrent plus un moment de repos. A force de déclamer des colportées contre les

prêtres qui m'avaient élevé, contre les riches à qui je devais mon bonheur, je m'acquis enfin parmi les grands hommes de Roncieras une triste célébrité.

Henriette essaya de tous les moyens pour me ramener ; elle se jeta en pleurant à mes genoux, me suppliait à mains jointes d'avoir au moins pitié d'elle et de mes enfants ; je commençais à m'endurcir, je la repoussai, je devins le tyran de celles dont j'avais juré de faire le bonheur, je la menaçai de l'abandonner si elle voulait continuer à m'arracher à mes devoirs de citoyen. C'eût été pour elle un grand bien, mais elle m'aimait malgré mon inconduite ; elle espérait que je reviendrais au bien, elle se résigna et redevint humble et silencieuse. Le chagrin creusa de rides son visage, la fatigue et la douleur effacèrent toute sa brillante fleur de jeunesse. Une année se passa ainsi ; je n'étais plus le même homme. Mes parents, après m'avoir fait de vifs reproches, s'étaient éloignés de moi. La réprobation pesait sur ma tête. Les honnêtes gens s'écartaient à mon approche, on ne m'appelait plus que Pierre le rouge. Que m'importait ! j'étais ivre de l'ivresse la plus dangereuse, celle d'une ambition effrénée. J'avais commencé par ne plus gagner, bientôt je fis des dettes ; notre petite propriété, grevée d'hypothèques, ne pouvait plus subvenir à mes honteuses dépenses. J'eus le triste courage, je devrais dire la lâcheté, de la vendre. C'était sous ce toit que j'avais passé des jours heureux, dans cette chambre qu'étaient nés mes deux enfants, chaque arbre, chaque fleur était un souvenir ; qu'importe ! sans même consulter ma femme, je vendis au premier spéculateur venu et presque pour rien, car en temps de troubles les propriétés perdent leur valeur. N'étais-je pas secrétaire d'un club, orateur démagogue, centurion de cohorte nommé par le comité de Paris. Encore quelques mois, et je roulerais sur l'or ; nous allions faire rendre gorge à l'infâme clergé, partager les terres et les richesses des nobles, puiser dans le trésor des banquiers.

Je louai, en attendant, un misérable taudis dans le village, pour ma femme et pour mes enfants : c'était un local humide et malsain. Henriette y tomba malade de privations et de chagrin. Une bonne voisine eut pitié d'elle et se dévoua à la soigner, car cet ange de bonté avait supplié son père et son frère de ne pas venir la visiter de crainte qu'ils ne m'y rencontrassent.

Je m'occupai peu de tout cela ; pour les générateurs de la société, la propriété est le vol, la famille l'égoïsme, Dieu le mal. Fidèles à ces belles doctrines que je n'invente pas (elles ont été prêchées et sont imprimées dans le catechisme républicain), j'avais vendu ma propriété, lâchement renié ma religion, j'abandonnai ma famille.

La patience des populations se lassait cependant ; les travailleurs, tombés dans la misère avec la belle théorie du droit au travail, les propriétaires, toujours sous le coup de terribles menaces, les négociants ruinés, tous les honnêtes gens effrayés du progrès de la démoralisation, relevèrent la tête et se comptèrent. Un vote écrasant nomme un président. Tout le monde comprit ce que ce mot voulait dire. La république n'existait plus que de nom, et la main du maître ne tarda pas à se faire sentir.

Un ordre du sous-préfet, affiché sur le mur de notre grange, ferma notre club ; il nous défendait, sous peine de prison, de nous réunir. Les habitants furent charnés de cette décision, qui dissipait un attroupement suspect, et les modérés du parti saisirent avec joie l'occasion de se retirer. Mais ceux qui, comme moi, prétendaient être les chefs, Antoine, l'instituteur, le fils de l'ancien maire, et quelques autres regardèrent cette défense comme une atteinte portée à leur liberté la plus sacrée, et résolurent de se venger. Nous ne fûmes pas les seuls. Aux clubs qui se tenaient en plein soleil, et où la présence des gens moins corrompus forçait les orateurs à une certaine réserve, succédèrent les sociétés secrètes, dont l'espérance du succès dans l'avenir et l'impuissance momentanée redoublaient la fureur. Alors, pendant quelque temps, le calme reparut à la surface, comme il arrive dans certaines maladies, où les taches et les boutons disparaissent tout à coup : le malade paraît guéri ; mais son état est plus dangereux, car tout le poison qui était à l'extérieur le rongea à l'intérieur.

(A continuer.)

FIRMIN H. PROULX,
Propriétaire-Gérant.